

La vie de bureau

Maryel Archambault

Numéro 41, automne 1989

Le rituel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, M. (1989). La vie de bureau. *Moebius*, (41), 73–77.

comme si elle contenait quelque vérité sacrée dont la compassion risquerait d'éloigner.

«Forester & Lancaster» employait presque exclusivement des hommes, la seule femme faisant office de secrétaire. m ne la remarquait pas vraiment. le tableau de ses collègues lui suffisait. ceux-ci restaient difficiles à définir cependant, vu leur aspect indéfectible pour ce principe sur lequel reposait tout, semblait-il, autant le chiffre d'affaires de la Compagnie que la sécurité de leur ménage: inutile de vivre au bureau, il faut attendre à cinq heures; auparavant, bien se cacher, «préserver son intimité»; et on se faisait beaucoup d'illusions, il est vrai, sur la part secrète que chacun gardait encore vivante. les émotions se réduisaient le plus souvent à applaudir la victoire aux quilles ou au hockey, selon la saison ou l'humeur. personne, apparemment, n'avait d'anxiétés, seulement des enthousiasmes bon enfant.

presque tous portaient la moustache à la mode qu'on voyait dans les bars de la ville, dans les restaurants, les assemblées publiques. la plupart avaient les épaules larges ou le veston à épauettes qui en donne au moins l'illusion. ils étaient plutôt grands. m ne leur ressemblait pas. il n'avait pas la même sorte d'assurance ou d'élégance. son visage n'était pas beau. au premier abord d'ailleurs, la laideur de m étonnait un peu. on était surpris qu'aucun trait, pas plus les yeux que le nez, que la bouche ne réussisse à plaire. ses yeux étaient d'un bleu trop pâle et cerné; il avait le nez fort sans caractère, la bouche mince. mais sa figure prenait dans cette absence une physionomie attachante. le teint était gonflé, rose, sans contours. le corps pourtant attirait l'attention; c'était son mouvement qui le faisait remarquer, la minceur de ses hanches, une souplesse que beaucoup lui enviaient, une délicatesse enfin toute masculine, comme une concentration retenue.

la vie de bureau était à m prétexte à examen. ici les choses étaient lentes malgré la vivacité dont elles prétendaient s'entourer. m éprouvait du plaisir à être retranché durant des heures derrière un pupitre. chance de ne pas bouger, d'être vivant et d'observer sans que cela se remarque. il aimait être en retrait, partagé entre l'ambition de décrire avec précision les choses du dehors et l'envie d'un bien-être flou qui l'émouvait en secret. c'était sans doute ce qui donnait à m ces réserves, ce pas

doux, presque immobile, dans lequel les femmes voyaient de la langueur. son sérieux impressionnait ses supérieurs qui lui confiaient de plus en plus fréquemment des tâches «importantes» selon les définitions de la Compagnie. il passait pour réfléchi, méditatif.

m aurait voulu savoir mettre en mots la sensation fluide qui se glissait dans ses gestes, dans ses intonations.

la vie au bureau était ainsi une structure, une organisation du temps, des lieux. espace d'une certaine couleur, lumière variant selon le moment de la journée, selon le poste qu'on occupait; certains employés n'avaient pas de fenêtre; pour eux l'univers était blanc phosphorescent ou jaune pâle recouvert d'une ombre ovale. on les voyait clairs, animés le matin, régulièrement d'heure en heure baisser de ton, devenir plus ternes et fermés derrière leur écran. ils ne se plaignaient pas, ils baillaient. parmi eux se trouvait un homme long, maigre, qui travaillait à la compagnie depuis huit ans; on sentait qu'il avait à cœur de s'en dissocier, qu'il n'approuvait pas nombre de ses politiques. mais il persévérerait. m essayait de comprendre ce qui le maintenait là, juge impassible, fier de sa supériorité, des condamnations qu'il portait.

tous les objets avaient une fonction – taille-crayon, cafetière, dictaphone, classeurs. après avoir servi, chacun reprenait immédiatement sa place. eux aussi avaient leur environnement qu'il n'aurait pas fallu mettre en doute.

l'organisation faisait peur. et l'air manquait, l'air véritable. toujours la même température, fraîche en plein cœur d'un été chaud qui vous surprenait en sortant. mais les orages étaient intéressants de l'intérieur. on les voyait entiers.

la vie dans ce bureau étant elle-même manière d'objet. il fallait la palper longtemps pour en saisir les formes, les aspérités trompeuses. outil à la fois secret mais dévoilé, comme une orange trop colorée, trop ronde, trop semblable à sa définition. m la retournait de tous les côtés et restait étonné des mystères qui lui échappaient. que cherchait-il. était-ce véritablement à expliquer ou au contraire à mieux savoir celer avec des moyens à lui. rêves de fuite qu'il faisait enfant: il courait dans un champ; le champ n'avait pas de limite; et c'était pénétrer à travers l'horizon, les herbes; sans poursuivre aucune cible. parfois, il volait à demi, sautait d'une falaise étouffée par la

mer; et juste avant de tomber dans les vagues, se sentait tout à coup au-dessus léger, apaisé, et il ne tombait pas. plaisir de l'apesanteur, de cette découverte à l'envers qu'était la hauteur du roc, l'appréhension du saut. sur le sable, m regardait ailleurs. ce n'était pas nécessairement la mer. surtout le vent et ce qu'il faisait d'elle. la plage bougeait, remuait, et ce mouvement, m le savait, était aussi le sien comme dans ce carré froid des cloisons, au sein de l'air compact. s'il réussissait à laisser à sa voix ce qu'elle avait de sourd, de pénétrant, ce qu'elle contenait de sincérité en retrait. ignorance des intonations apprises. perdre tout à fait le désir d'expressivité, de tonalité juste. voix dont la sonorité elle-même soit un langage, — l'absence de modulations, la signification. ce n'était pas pour se dissimuler, c'était pour être davantage soi-même. que chaque syllabe résonne étouffée dans sa concentration, dans la masse abstraite des voyelles. ne plus parler en appuyant sur les sons; interioriser sans force, sans pouvoir. pour cela, il était essentiel d'habiter cette ville, plus étrangère que toutes les villes. m avait besoin de froideur autour, maladivement, besoin de ne plus se raconter ni s'expliquer mais d'être quelque temps profondément ouvert avec les apparences de ce qui est clos.

dans ses nuits d'insomnie, d'autant plus pénibles qu'inhabituelles, m se sentait surpris de respirer dans la noirceur. les oiseaux qui chantaient n'étaient pas des oiseaux. les chats miaulaient. et quelques hommes rôdaient. des hommes qui ne travaillaient nulle part. des hommes convaincus d'être grotesques.

s'il n'avait pas encore téléphoné à j, c'était aussi à cause de certains souvenirs troubles: j aimait les atmosphères d'avant l'aube; elle éveillait m pour l'entraîner dehors. d'où venait cette attirance pour les rues abandonnées où chaque rencontre paraît celle d'un fantôme, d'un revenant consentant enfin à rentrer chez lui.

le bureau était un refuge avec ses activités fourbes, sa routine qui dissipe tous les secrets; la maladie devient un formulaire de remboursement, la parole, une série de sons pragmatiques. conformisme, assurance de retrouver le même univers tous les jours durant le même nombre d'heures; une éternité miniature. l'agitation donnait des alibis aux vides intérieurs.

qu'était la vie au bureau sinon une renonciation. retarder le moment de la création douloureuse. espoir

également de retrouver les certitudes de l'enfance: hiérarchies, récompenses et sanctions. on ne réussissait pas à être naturel. et ce contrôle sur le langage, sur le débit, se payait d'un affadissement qui n'avait rien à voir avec l'apaisement auquel m aspirait.

l'intimité du corps de j l'inquiétait. si cette douceur était en elle, elle le privait du sentiment de respirer, elle le privait des parfums frais. l'air du bureau faisait de même; acte figé, automatique, nécessaire. m se sentait coincé mollement sur sa chaise, toronto était une ville, au fond, qui ressemblait aux autres. une ville — amas de familles, de fonctions, de voitures, de feux de circulation, rires de connivence — les mêmes depuis des années. des gens qui s'affairaient autour d'un cercueil avec les pleurs d'usage.

m était ainsi mêlé à une histoire en noir et blanc, au trait épais, qui l'encadrait dans une aventure tout en surface. bande dessinée avec ce ton froid des écrits ironisant sur les manies sociales.

la visite de toronto n'avait pas été longue. pourtant, m y avait appris passablement de choses: ses nausées de la couleur, son amour de l'espace, son enfance sévère et calme. dans le bureau, la ville offrait son autre visage: une quotidienneté tellement quotidienne qu'elle en redevenait insolite, une régularité si égale que les stabilités risquaient bien de s'effondrer. et toronto restait celle des premiers jours: peuplée d'hommes, de femmes aux énergies invisibles; pas de cris comme dans les autres villes; les soucis semblaient plus étroits. le bureau ne devenait-il pas un étui confortable, offrant un nouveau délai à la rencontre avec j. et d'ailleurs, quelle importance gardait ce rendez-vous. m se demandait s'il n'allait pas faire de sa vie entière un retard démesuré, un grand précipice coussiné, — schizophrénie tiède. et il se laissait aller. le vaniteux vide torontois conduisait-il autre part.

il n'arriva plus bientôt à jouer le jeu des politesses aimables, des attentions sèches. commençait à haïr ses collègues satisfaits. l'ascétisme touchait à sa fin.

cinq heures. cirque, trapézistes, lions chauves se moquant de leur dompteur à perruque, ballerines naines sur le dos de chats blancs aux oreilles de sphynx, il rêvait de l'Égypte, de momies qui s'envolent, d'immenses tables à banquet, manger lourdement des crèmes glacées énormes, des fruits gras et épicés.

le lendemain, m emprunta pour la dernière fois le passage resserré qui menait à la sortie.